

Que sont les ondes devenues? Le Temps d'une paix, Lance et compte, Laurier

François Bilodeau

Volume 29, Number 2 (170), April 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60458ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bilodeau, F. (1987). Que sont les ondes devenues? Le Temps d'une paix, Lance et compte, Laurier. *Liberté*, 29(2), 101–105.

FRANÇOIS BILODEAU

Que sont les ondes devenues?

Le Temps d'une paix, Lance et compte, Laurier

Il paraît que je me suis empressé d'apprendre à lire pour déchiffrer les horaires de télévision imprimés dans les journaux. Par la suite, je me suis fait un honneur de mémoriser les heures de diffusion de mes émissions favorites. Aujourd'hui, je me demande si je pourrais assimiler toutes les informations contenues sur une seule page du *Télé-Press* tant la câblodistribution a modifié les règles du jeu. Mon embarras devant ces tableaux maintenant si complexes ressemble à celui que j'éprouve au hockey depuis l'expansion de la Ligue nationale: ah! elle est loin l'époque des six équipes dont nous connaissions, après quelques parties seulement, le nom et le numéro de tous les joueurs...

*

Accaparé par d'autres activités, j'ai suivi d'un œil un peu distrait l'évolution de la télévision. Je la regarde encore, mais avec moins de zèle qu'auparavant. Et je vis avec l'impression que ses fantasmes ne réussissent plus à m'atteindre comme autrefois. Toutefois, depuis un certain temps, je n'en suis plus certain. Que je ferme ou non mon poste récepteur, la télévision me rejoint de diverses façons et m'oblige à la prendre au sérieux. Un exemple parmi plusieurs: dans une entrevue qu'il accordait après le dernier épi-

sode du *Temps d'une paix*, l'auteur, Pierre Gauvreau, s'en prenait à des associations touristiques de Charlevoix désireuses de voir se poursuivre une série qui, à leur grand contentement, avait contribué à mieux faire connaître leur région. Selon ces groupes, la disparition du *Temps d'une paix* priverait Charlevoix de précieuses retombées économiques; on suggérait donc tout bonnement à Radio-Canada d'engager un nouveau scripteur pour remplacer celui qui abandonnait. Je me suis peut-être trompé sur la télévision et ses fantasmes: ils seraient plus concrets et plus solides que, dans toute ma candeur, je ne le supposais.

*

Malgré tout le respect que je dois à Pierre Gauvreau, je n'ai pas versé une seule larme lorsque son téléroman a pris fin. La masse exorbitante de discours qui a accompagné son œuvre depuis le tout début, a malheureusement eu comme conséquence de me faire prendre en aversion une émission qui, quant à moi, pouvait bien prendre d'assaut le petit écran tous les jours, pourvu qu'elle y limite ses ambitions et qu'elle me fiche la paix. Mais qu'il était pâteux et sucré ce sirop qu'on a tenu à nous faire avaler pendant toutes ces années!

*

Une telle unanimité discursive décourage l'expression de la plus petite dissidence. D'ailleurs, dire à une communauté si heureuse et si paisible que, malgré toute votre bonne volonté, vous n'arrivez pas à partager son engouement, voire sa foi, c'est comme cracher l'hostie que le prêtre vous pose sur la langue. Que faire, sinon garder le silence et s'armer de patience? Et la patience, on le sait maintenant, c'est pas ça qui manque de par *che* nous. Quoi qu'il en soit, la mienne vient d'être rudement mise à l'épreuve.

Rien ne fait plus plaisir à la télévision que de nous voir spontanément réagir à cause et autour d'elle. Les responsables de la série *Lance et compte* ont donc été comblés. Entre vous et moi, ils le méritent: en voilà qui n'ont pas ménagé leurs efforts pour exciter notre curiosité et soulever les passions. Quelles belles pièces de jeu, par exemple, ces scènes de lit à huit heures du soir! On en parle encore.

J'ai lu quelque part que cette série, écrite par Réjean Tremblay et Louis Caron, et réalisée par Jean-Claude Lord, abordait franchement des questions que, généralement, les biens-pensants évitaient; l'on en vantait alors le réalisme, le courage et la modernité. Curieusement, m'ont sauté aux yeux la grossièreté des artifices et la précipitation avec laquelle on y traitait tous les sujets imaginables: problèmes sportifs, amoureux, familiaux, psychologiques, médicaux, religieux, économiques, sociaux, etc. Tout y passait, tout se nouait et se dénouait sans véritable progression dramatique, comme dans un journal où je puis passer, en quelques secondes à peine, du résultat du match de la veille à un conflit racial dans les transports publics, en ayant pris soin auparavant de jeter un coup d'œil sur l'annonce d'une vente de sous-vêtements chez Eaton. Je comprends maintenant pourquoi certains ont souligné la qualité et l'efficacité du montage. Mais, pour offrir cette abondance et cette variété comme au supermarché, il a fallu faire quelques entorses à la logique narrative et à la vraisemblance. Qu'importe: la forte odeur de sérieux qu'en tout temps ces corps tendus et énergiques exhalaient, sans oublier la chaude atmosphère des parties hebdomadaires, pareils à ceux des annonces du commanditaire, suffisaient amplement à *Lance et compte*

pour gagner ses lettres de noblesse et son titre de «série du siècle».

*

A coup sûr, cette émission m'aurait sûrement intéressé lorsque, dans la cour d'école, je me prenais pour Jean Béliveau; et je n'y aurais pas été sensible, comme je le suis aujourd'hui, à l'urgence intempes- tive avec laquelle auteurs et réalisateur nous ont som- més de prendre en considération leurs préoccupations sociales du moment; et, par conséquent, ne m'au- raient pas atteint l'importance considérable et la cré- dibilité que l'on accordait à ce qui ne m'est apparu que comme un simple dérivé de la première page d'un quotidien populaire.

*

Après avoir incarné, devant mes yeux avides d'antan, le Courrier du Roy et Pierre Lemoyne d'Iber- ville, Albert Millaire a récemment emprunté les traits de Sir Wilfrid Laurier, un autre grand Canadien. Le spectacle fut navrant. Des comédiens momifiés s'échangeaient les lourdes sentences d'un intermina- ble discours sur le fond d'une musique mièvre et bla- farde. Supposément experte dans ce genre d'exercice, la société d'Etat n'a réussi qu'à réaliser ici, à partir de la fougueuse figure imprimée sur nos billets de cinq dollars et avec un budget de sept millions, une veillée au mort longue de plus de sept heures dans un salon privé du Parti libéral du Canada. Sans un homme tel que Laurier — présenté à l'écran comme le père incompris par ses fils divisés que, pourtant, il conti- nue à chérir jusqu'à la fin —, nous ne sommes plus que des orphelins, honteusement coupables, par nos querelles fratricides, de corrompre la beauté et la grandeur de notre pays. Voilà, c'est noté.

*

Je compte proposer prochainement à Radio-Canada une série dramatique qu'elle pourra programmer tous les soirs à vingt heures, aussi longtemps qu'elle le désire, et dans laquelle je veux célébrer le courage et la générosité des pionniers du petit écran, de Jean-Maurice Bailly à Gordie Howe, en passant par Emile Genest, ignominieusement ensevelis aujourd'hui sous des avalanches de papiers, d'images et de chiffres inutiles, et victimes de l'indifférence générale. Je tiens à ce que mes enfants apprennent à connaître les exploits de leurs ancêtres; sans cela, j'ai bien peur qu'ils ne puissent jamais jouir, comme moi je le puis encore, du merveilleux privilège d'appartenir à la grande famille canadienne.